Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 7 (1977)

Heft: 4

Rubrik: Les souvenirs d'André Chabloz : à l'école enfantine

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Souvenirs d'André Chabloz

A l'école enfantine

Comme elle est restée charmante, dans mon souvenir, l'école enfantine où j'entrai à 4 ans. Nous habitions de l'autre côté de la rue, presque en face et, en quelques petits sauts, je m'y rendais le matin à 9 heures, l'après-midi à 1 heure. J'y arrivais toujours trop tôt, portant en bandoulière l'attache d'un sac de toile sur lequel ma mère avait brodé une tête de cerf hautement encorné.

La salle d'école

Je me vois encore gravissant sur les genoux les hautes marches de pierre qui, à l'extérieur, conduisaient à l'étage. L'escalier gravi, je poussais la lourde porte qui s'ouvrait dans un corridor obscur où régnait une délicieuse odeur de biscuit et de chocolat. Trois marches encore menaient dans une salle carrée, éclairée par une haute et large fenêtre qui s'ouvrait sur le paysage de vignes environnant, coupé plus loin par le village de Vinzel, puis par celui de Luins dont on voyait la petite église adossée au coteau. Mais la vue s'étendait beaucoup plus loin, bornée seulement par la croupe du Jura qui ondulait jusqu'à Genève où, par temps clair, on voyait nettement se dessiner le trait blanc que fait le jet d'eau du port.

Confidences enfantines

Nous arrivions là 15 à 20 moutards, le cœur et l'esprit encore tout remplis de la vie familiale et Marraine (ainsi appelions-nous la maîtresse) écoutait tous les bavardages, véritables confidences de ces petits qui vidaient leur cœur des impressions ressenties la veille dans leur famille. « Y a ma maman qui est toute mal foutue » ou bien : « Mon papa était fin soûl hier soir, il était rigolo ! » Marraine écoutait, distraite, ces évocations de vie intime, sans sourciller, peut-être attristée, quelquefois amusée, par ces racontars naïfs, mais combien évocateurs. Elle en apprenait des choses ! C'est pourquoi, sans doute, elle ne parut jamais songer au mariage.

La maîtresse

Pourtant, elle était, comme on dit, un « beau brin de fille », assez grande, mais grassouillette, un peu rougeaude, avec de grands yeux verts, un sourire toujours bienveillant qui révélait des dents petites et peu serrées. Toute sa physionomie exprimait un tranquille bonheur de vivre que confirmait sa constante bonne humeur. Aussi nous l'aimions. Quand elle me prenait un peu de joue qu'elle serrait doucement entre le pouce et l'index, j'aurais voulu crier de plaisir. Elle disait que je deviendrais régent ; car, quand elle nous appelait auprès d'elle, l'un après l'autre pour énumérer les lettres de l'alphabet, j'étais le seul à pouvoir les dire en commençant par la fin. Aussi par les chauds après-midi d'été, quand elle nous ordonnait de poser la tête sur nos bras étendus sur la table et de la recouvrir avec le tablier pour la protéger des mouches, elle lisait un livre et m'appelait auprès d'elle d'où je désignais par leurs noms les indisciplinés qui essayaient de lever la tête ; d'ailleurs la plupart s'endormaient.

De mauvais moments

Mais parfois, de petits drames troublaient cette quiétude. Au temps des cerises et des groseilles mal mûres que les gosses mangent parce que ce sont des fruits et qu'ils les veulent déjà savoureux, l'estomac accueille mal ces nourritures et proteste, ou bien les intestins les retiennent avec peine et s'abandonnent. Et c'est alors les yeux qui se remplissent de larmes, la bouche qui redonne d'un jet ce qu'elle a avalé, ou le petit pantalon qui hérite de ces fruits mal digérés. Une détresse pitoyable se lit dans les yeux chavirés et sur le visage subitement pâli. Heureusement Marraine est là, tranquille, rassurante. Elle en a vu d'autres ! Elle donne une pastille à la menthe que le petit malade suce avec conviction ; l'eau d'une cuvette, quelques coups de « panosse », une flambée de l'odorant papier d'Arménie et l'incident est clos. Le gamin retourne chez lui, marchant prudemment, les jambes un peu écartées.

Les sorties

Il arrivait souvent, par beau temps, que nous quittions la classe pour nous diriger, nous tenant deux à deux par la main, dans le chemin des vignes, graveleux, mais qui monte en pente douce, bordé d'un côté par un mur fait de pierres mal jointes, et que longe un petit ruisseau. Nous nous arrêtions, jouant à détourner le courant jusqu'au milieu du chemin par des amas de terre mouillée. Et l'on riait des noyades de fourmis et de la fuite éperdue des carabes dorés. Quand une coccinelle se posait sur un bras nu, on lui chantait : « Pernette, vole, va dire au bon Dieu qu'il fasse beau temps demain. » On poursuivait chenilles et papillons qu'on enfermait dans une boîte. Des lézards grimpaient en zigzag sur le mur ; un instant aux aguets, ils dévalaient au moindre bruit, puis rassurés, ils s'ébattaient, montaient, descendaient, faisaient des tours pour le plaisir.

Le temps passait, il fallait reprendre le chemin du village et l'on redescendait en bon ordre, en chantant : « Je suis bien petit qu'on me dit, pour te servir, mon pays ; ça ne fait rien, je t'aime bien ! »

A. C.

L'école enfantine occupait la salle dont la grande fenêtre paraît ouverte dans le plus haut bâtiment à droite. C'est l'état actuel de l'ancienne maison forte du prieuré de Bursins.